Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 15 (1965)

Heft: 4

Artikel: Nobles et marchands à Lucques au XVIe siècle : à propos d'un ouvrage récent

Autor: Caizzi, Bruno

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-80563

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MISZELLEN MÉLANGES

NOBLES ET MARCHANDS À LUCQUES AU XVIe SIÈCLE

A propos d'un ouvrage récent

Par Bruno Caizzi

Il faut bien croire que tout voyageur cultivé à qui la ville de Lucques apparaît la première fois, parée du charme de sa beauté très ancienne, si singulière et unique entre toutes les autres villes toscanes, s'aperçoit d'emblée qu'au-dedans de cette enceinte de murailles encore intactes s'est déroulée une histoire humaine, elle aussi unique et singulière.

En effet Lucques a traversé les siècles depuis son lointain essor à l'âge communal jusqu'à sa longue maturité de ville aristocratique, sans presque se mêler à la vie des autres petits Etats italiens dont elle partageait pourtant quelques caractères de fond. Mais une comparaison à peine esquissée avec deux villes toscanes, Pise l'orgueilleuse et Pistoia la téméraire, si proches d'elles sur la carte, mais dont la destinée fut tout autre, nous permettrait d'entrevoir le chemin si différent que les passions humaines surent s'y frayer.

Lucques vivait encore au seizième siècle, quand les luttes pour l'hégémonie européenne déchiraient l'Italie et la période des seigneuries et des villes-états tirait à sa fin. Alors elle se replia sur elle-même, résolue à survivre à son monde, à demeurer intacte dans un univers changeant rapidement, où elle risquait de paraître périmée, de devenir un anachronisme. Elle substitua à son vieil idéal de gloire et de richesse le but plus modeste de savoir garder une honorable neutralité qui, écartant des rivages du Serchio les armées combattantes, pouvait permettre à ses marchands de parcourir encore librement toutes les routes de l'Europe.

Cependant les temps étaient révolus et les événements ne laissaient pas de répit, ne permettant aucun choix, fût-ce celui, très raisonnable, de la neutralité; acculée au pied du mur, Lucques aussi dut se rallier aux côtés de l'Espagne et de l'Empire. Ce fut un choix imposé de l'extérieur, accepté à contre-cœur sous bien des réserves, car Lucques n'oubliait certes pas que ses intérêts de ville marchande étaient cosmopolites et que ses banquiers opéraient à Lyon tout autant qu'à Madrid ou à Anvers.

Mais bien qu'elle fût peut-être attirée, par sympathie profonde, du côté français, un choix différent aurait entraîné à court délai la fin même de la petite république. Par la suite le parti impérial devait reprocher souvent à Lucques son adhésion si dépourvue d'enthousiasme; mais elle était encore plus méfiante envers Florence, dont elle redoutait la force et craignait les empiétements, quand bien même les jeux des puissants les obligeraient longtemps à rechercher un compromis, à oublier les vieilles inimitiés, à escamoter les nouvelles.

Cela allait devenir encore plus pénible à l'avènement de Côme Ier, qui ne devait cacher ni sa haine profonde ni son goût des gestes méprisants, frôlant souvent l'hostilité ouverte. Plus les temps devenaient difficiles, dangereux, incertains, plus la ville cherchait à s'agripper à un idéal de liberté qui, a vrai dire, était dépouillé de toute audace et s'identifiait à son désir d'indépendance. Le fait qu'elle sut la garder intacte si longtemps et à travers tant de difficultés de toute sorte est bien la meilleure preuve que la force animant ses hommes, ses classes, ses institutions même, la poussait en ce sens: il s'agit ici d'une convergence rare de valeurs morales, presqu'unique dans cette Italie du XVIe siècle.

Marino Berengo[1] s'est fait aujourd'hui l'historien attentif et l'enquêteur perspicace et perçant de ce monde lucquois qui sut affronter les grands problèmes de son existence avec le même orgueil que les petits tracas de tous les jours, qui sut se faire tout petit le cas échéant pour offrir moins de cible à ses ennemis; et qui, surtout, sut sagement modérer toute manifestation intérieure de vie politique et toute expression de son pouvoir.

Son livre — dont l'énorme érudition est maîtrisée par un goût exquis d'homme de lettres et d'historien — a le mérite d'avoir essayé de donner une vision globale de la ville. Son analyse ne perd jamais de vue le motif central de sa recherche — sans toutefois négliger ni oublier aucun aspect de la vie sociale lucquoise. Il arrive très rarement que l'on puisse saisir un si clair dessein de pensée et d'interprétation politiques dans un livre aussi détaillé et riche en noms et en événements.

Bien que le titre de l'ouvrage puisse suggérer une enquête limitée à deux des éléments majeurs de la société lucquoise — les nobles et les marchands —, notre regard embrasse un horizon bien plus vaste et complet, saisissant sur le vif toutes les forces, nobles et plébéiennes, politiques et

[1] MARINO BERENGO, *Nobili e mercanti nella Lucca del Cinquecento*, Einaudi éd., Turin 1965, 467 pages, lires 4.500.

civiles, laïques et curiales, économiques et culturelles, qui malgré leurs contrastes, régissent par leur convergence le *pacifico et populare Stato*. On peut même ajouter, pour éviter toute équivoque, que Marino Berengo aborde la vie économique de Lucques presque en biais et dans une perspective plus spécifiquement sociale.

Son but n'était pas de donner une analyse détaillée de l'économie industrielle de la ville, pivotant entièrement sur la sériciculture et sur le tissage de la soie, ni d'opérer la liaison temporelle entre le petit essai de Mme Edler de Roover d'un côté et celui plus récent de Giuliana Simonini[2]. Pour la même raison de structure il manque aussi dans ce livre l'analyse de l'économie marchande et bancaire qui s'est déroulée en majeure partie à l'étranger et qu'on pourrait reconstruire au moins partiellement à l'aide des ouvrages touchant le grand commerce international de l'âge des Fugger; il y a toutefois maintes remarques importantes même en ce domaine et, en plus, le type du marchand lucquois ressort puissamment de ce livre qui détaille sa psychologie et ses mobiles, ses intérêts politiques et administratifs, ses rapports avec les autres et son adaptation au milieu. En outre Berengo étudie très attentivement la formation de la famille lucquoise, une institution traditionnelle et puissante, assurant une stricte cohésion de sentiments et d'intérêts: cela compte non seulement pour l'histoire des mœurs, mais aide aussi puissamment à expliquer la solidarité existant dans toute la société de Lucques.

C'est toujours la classe des marchands qui occupe les premiers rangs dans ce spécimen italien de ville hanséatique. A travers les siècles, ce protagoniste de la vie lucquoise, le marchand, a tenu sa boutique où battent des métiers et, dès qu'il s'est dégagé de la médiocrité, il s'est cherché des correspondants partout et souvent même a ouvert ses bureaux dans les grandes villes du Nord, a fondé des compagnies qu'il dirige, et dont tire prestige et s'enrichit la République entière. Il ne faut donc pas s'étonner si ce sont toujours les mêmes noms qui reviennent par roulement dans les magistratures d'un tel Etat et si ces noms sont ceux-là mêmes qui priment dans le domaine de l'économie. Une richesse croissante tend à favoriser quelques grandes maisons et on entrevoit bien une poussée vers l'oligarchie qui perce dans la politique de Lucques. Mais cette société lucquoise jugera contraire à ses intérêts toute concentration excessive du pouvoir et, n'oubliant pas l'humiliation que le tyran Guinigi lui avait jadis infligée, saura toujours se lever contre toute rupture de l'équilibre de la cité en faveur d'une faction, d'une famille ou d'un individu.

Au moment du déclin économique, un idéal nobiliaire se substituera à l'ancien idéal marchand si orgueilleux de sa grandeur, permettant aux classes moyennes de s'élever et de mitiger le caractère restreint de la classe au pouvoir. Marino Berengo, qui est très sensibilisé sur ce point, étudie

---

[2] GIULIANA SIMONINI, «L'arte della seta a Lucca negli ultimi cinquant anni della Repubblica aristocratica (1748—1798)», in *Rassegna storica toscana* (1957).

minutieusement le roulement des familles aux postes de responsabilité politique et attire l'attention sur les nouvelles tendances qui se frayèrent une voie à Lucques après la faillite de la révolte des Poggi (1522).

A cette révolte d'une famille aristocratique on pourra opposer dix ans après la révolte populaire des «Gueux» *(gli Straccioni)*, une protestation désespérée d'ouvriers misérables qui descendent dans la rue en une heure de chômage et de crise économique générale. Ils n'avaient pas de programme préfixé et ils manquaient de chef et de complicité de gouvernement; la révolte des gueux sera réabsorbée et domptée par un gouvernement à qui la tranquillité intérieure est aussi chère que la paix extérieure. Il n'y aura jamais de place dans la vie politique de cet Etat toscan pour le petit artisanat, et même celui qui est à un niveau un peu plus élevé restera dorénavant en marge.

La tranquillité relative que Lucques atteignit au XVIe siècle est le prix d'un pénible compromis; et par quelques aspects elle est seulement un faux-semblant. La république ne finit pas aux murailles, mais elle rayonne assez largement dans la campagne environnante et vers les montagnes. C'est une condition essentielle de son indépendance que la possession du pays, bien qu'elle continue à lui donner du souci et soit une éternelle source d'amertume à cause des luttes avec Masse et Florence, par la faute des vexations de ses voisins et des arbitrages décevants qui sont censés clore les querelles.

Sans ce minimum de terre, qui lui assure un ravitaillement autonome, le petit Etat s'étiolerait et mourrait, serré dans l'étau de ses voisins. Mais d'autre part la campagne crée des problèmes graves de défense, d'administration, de sécurité intérieure. C'est surtout la montagne, avec ses frontières si difficiles à défendre et ses populations rebelles, qui harcèle la ville qui la gouverne. Berengo consacre à ce thème quelques pages parmi les plus belles du livre et en outre totalement inédites.

Ce tableau magistral du microcosme lucquois aurait été moins complet si l'auteur avait négligé la vie religieuse de la ville, autant sous les aspects spirituels que sous l'angle des interférences continuelles avec la vie mondaine.

Le clergé séculier et les ordres monastiques sont eux aussi au centre de la vie de la cité; évêques, prélats, abbés, prieurs s'insèrent dans presque tous les événements qu'elle traverse.

Berengo circule avec aisance même sur ce terrain difficile et délicat qui recèle de subtils problèmes de théologie et de prééminence, qui sous-entend des querelles de principe et d'intérêt, des luttes d'institutions et d'individus. Sa pensée lucide passe continuellement — comme il en a l'habitude — de l'analyse du détail au jugement général historique. On ne saurait oublier naturellement que c'est justement dans le livre troublé et orageux de la controverse religieuse que Lucques écrivait au XVIe siècle le chapitre le plus vivant de son histoire civile.

Après 1530, Lucques devient un centre de doctrines hérétiques. Les nouvelles idées pénètrent dans la ville par le truchement de livres cachés parmi

les papiers des grands marchands qui continuent à parcourir l'Europe et elles trouvent à Lucques un écho imprévisible.

Même le couvent de San Frediano, dont le prieur est alors Pier Martire Vermigli, subit la contagion. La querelle inévitable avec Rome révèle que dans la conception lucquoise de la liberté il y avait quelques marques d'une antique fierté. Le gouvernement lucquois, pressé par Rome d'introduire l'inquisition, tergiverse le plus possible, conscient qu'il est que cela sous-entend une grave abdication. Dès qu'il est accusé d'indulgence excessive, il se soucie bien plus de proclamer haut et fort l'orthodoxie de la ville que de saisir des hérétiques.

Peut-être la ville ne pouvait-elle pas aller plus loin en ce temps-là, compte tenu des préoccupations qui la harcelaient. Cependant il est déjà remarquable que, grâce aux hésitations complices de ses gouvernants et à l'aide de connivences déclarées à l'intérieur, le groupe le plus courageux de l'hérésie lucquoise ait pu se transférer à l'étranger et reprendre sa place dans le refuge genevois. Délivrée de cette présence si dangereuse bien que si attirante, Lucques put aisément s'insérer dans le grand cours social et religieux de la Contre-Réforme, tout en gardant sa propre tonalité.